

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 3 (1930)

Heft: 9

Artikel: La technique construite

Autor: Schmidt, Hans

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-119151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

6 %. Le bailleur de fonds le plus gros est cependant l'Etat, qui prête de l'argent aux coopératives sous certaines conditions; mais le département ou la commune doivent intervenir au contrat comme cautions. L'Etat facilite aussi les emprunts auprès des banques hypothécaires et des caisses agricoles de crédit. Cette participation financière de l'Etat, du département et de la commune, dont l'importance a encore été augmentée par la loi Loucheur, présente un intérêt tel que nous nous permettrons d'en parler plus longuement dans un prochain article.

Pas de clapiers.

C'était à l'assemblée des délégués de l'Association suisse des locataires, à Bienne. On parlait un peu de tout, de la construction économique, de la disposition des logements, de l'étroitesse du plan, du choix des matériaux, de l'économie des ornements, lorsque les mots: Nous ne voulons plus de clapiers! Pour les maisons ouvrières, le meilleur seul est assez bon! retentit dans la salle. C'était le délégué Muheim, de Lucerne, qui venait de libérer ainsi le cri de son âme. Et de vifs applaudissements, qui éclatèrent de toutes parts, l'approuvèrent.

Pas de clapiers!

Tous les efforts que nous avons faits pour amener le « logement minimum » à sa limite de perfection extrême seraient donc une erreur? Tous les soins que nous avons pris, toute la peine que nous nous sommes donnée pour résoudre le problème de la plus petite maison seraient donc vains, superflus et indésirables?

Pas de clapiers! signifierait donc: des logements plus grands, des logements meilleurs, des logements plus riches, plus de planchers de sapin, plus de baignoires en zinc, plus de fourneaux à gaz, plus de froids carrelages de cuisine! Des parquets de chêne, des baignoires de faïence encastrees, des potagers électriques, des sols en expanko?!

Et d'où ce revirement? Cette négation des soucis passés? Cette subite richesse?

Si l'argent existe pour des demeures plus grandes et mieux installées, qui donc continuera à se mettre en peine pour le logement minimum, qui donc essaiera encore de réaliser ce qui est presque l'impossible?

Tout cet effort de rationalisation et d'économie, n'était-ce donc pas pour satisfaire ce vœu: le plus possible pour peu d'argent, que nous le tentions?

La technique construite

par Hans SCHMIDT, à Bâle. (Reproduit avec l'autorisation d'Orell-Füssli, à Zurich).

Quoi de plus simple? Tourner avec deux doigts le bouton du commutateur et obtenir ainsi, instantanément, la quantité de lumière désirée à l'endroit souhaité? Mais quelle somme de connaissances et d'expériences, quelles révolutions scientifiques furent nécessaires pour aboutir à cet acte si simple! Pour qu'il s'accomplisse sans accroc, quel travail persévérant, quelle organisation il a fallu et il faut

Pour arriver à fournir, si faire se peut, un logement de trois pièces au prix de mille francs par an? Et ce retour au type de la maison back-to-back, abandonné depuis des dizaines d'années, signifiait-il autre chose que la tentative d'offrir au locataire, pour le loyer le plus réduit, un nombre de pièces et d'un cube qu'il était impossible d'atteindre jusqu'ici? N'avons-nous pas eu l'intention louable d'adapter un logement bien compris et net aux ressources de ses futurs habitants, quand nous nous sommes donné tant de mal afin de mettre au point nos « clapiers »?

Devons-nous en revenir à la nonchalance de l'avant-guerre qui construisait des demeures plus spacieuses, mais renvoyait l'habitant à la sous-location et l'obligeait ainsi à se contenter de soldes et de restes de logements?

Non, la voie où nous nous étions engagés était bien la bonne et nous continuerons à construire la maison dont le loyer correspond aux ressources du locataire, aussi bien, aussi complètement qu'il sera possible. C'est là la tâche de l'architecte, et si ses efforts devaient aboutir à l'édification de « clapiers à lapins », la faute en serait-elle à lui? L'architecte, nous semble-t-il, doit s'accommoder des moyens souvent un peu courts de son commettant. C'est à celui-ci de faire ce qu'il peut pour qu'ils soient le plus grand possible.

Qu'advierait-il si le commettant, si la coopérative de construction prenaient une fois vraiment à cœur la partie de la tâche qui leur incombe? Ne savent-ils donc pas que la diminution de l'intérêt hypothécaire d'un seul pour-cent réduit le loyer de largement quinze pour cent? S'est-on jamais efforcé d'obtenir une réduction des taux d'intérêt? S'est-on même sérieusement demandé comment il faudrait s'y prendre pour y parvenir? Et pourtant, une maison améliorée de quinze pour cent, par rapport à la maison minima actuelle, certes ce n'est plus un clapier à lapins!

Quand le futur locataire ou le coopérateur, quand le commettant reproche à l'architecte la modestie des logements, il envoie ses critiques à la mauvaise adresse: de son architecte il ne peut exiger qu'une chose, qui est d'obtenir pour son argent ce que l'on peut avoir de mieux. C'est déjà beaucoup et plus est impossible. Que Monsieur Muheim et tous ceux qui, avec lui, se montent la tête au sujet des clapiers, acceptent de se l'entendre dire!

HANS BERNOUILLI,

Architecte en clapiers, à Bâle.

encore. Nous connaissons la loi, le mode d'action et l'étendue de la technique: obtenir le plus grand résultat possible avec le moins d'effort possible.

Comprendre l'ensemble des forces de la nature dans leurs rapports et leurs lois, mettre au service de l'organisation l'ensemble des forces humaines.

Nous savons que la technique n'a pu se développer qu'en vertu d'un travail cérébral tout particu-

lier; que, dans sa forme actuelle, elle est un produit de la connaissance scientifique de la nature, qui au cours des temps a repoussé et rendu vaine une connaissance primitive de la nature d'où découlait une technique primitive, elle aussi. Mais nous savons aussi que la technique actuelle implique une mise en œuvre et une direction particulières des forces humaines, une organisation, un déroulement du travail qui, dans notre vie actuelle, a pris des formes tout à fait caractéristiques.

Le fondement de la technique, c'est la raison scientifique, c'est-à-dire la connaissance rationnelle et logique. Elle reste ainsi consciemment en deçà du miracle. Des miracles techniques, il n'y en a que pour les laïcs. La technique ne peut se fier à aucun miracle, pas plus que ne le peut la science moderne. Dans les domaines eux-mêmes où nous ne savons rien, où notre connaissance et notre raison n'atteignent plus, là aussi le technicien et le savant s'appliquent à expliquer cette ignorance, à la motiver par des lois. Ils n'invoquent plus le miracle comme explication de l'inexplicable. Il est tout à fait logique que nous ne sachions pas tout. Contre la révolution radicale de la pensée que cette conception implique, se tournent aujourd'hui les adversaires de la technique et de la passion de connaître du monde scientifique moderne. La lutte qui se livre aujourd'hui en architecture découle de la même cause, puisqu'elle provient de ce que l'on ne parvient pas à se libérer de la manière de penser et de sentir d'un passé où l'architecture a grandi et de ce que l'on saisit encore trop peu les nécessités et les possibilités du temps présent.

La technique construit aujourd'hui d'une manière rationnelle et conforme aux principes scientifiques. Partout où elle n'est pas obligée de tenir compte de considérations étrangères à son essence, construire est pour elle le calcul de lois exactes, celles des forces qui sont agissantes dans la nature et de résistance que les matériaux opposent à ces forces; le calcul des influences que la nature, en tant que destructrice, cherche à faire prévaloir sur l'œuvre, ainsi que des conditions que l'économie impose à sa réalisation. Ce sont le calcul, le processus de travail de la machine, le montage et, depuis peu de temps, les essais de laboratoire et de modèles qui prescrivent la forme à l'ingénieur. Le problème de la forme en soi est ainsi dépassé, la forme est ramenée au simple résultat de la pensée logique du technicien.

Dans ses œuvres les plus grandes et les plus ad-

mirées, l'architecture du passé, contrairement à la technique d'aujourd'hui, se préoccupait avant tout du pur problème de la forme. Là même où elle produisait des œuvres d'une technique étonnante, elle n'était pas une technique, au sens actuel du mot. Il est moins important pour nous de savoir quel vouloir, quel sentiment ont fait surgir ses pyramides, ses temples, ses dômes, ses coupôles, ses voûtes et ses arcs, que de reconnaître qu'aujourd'hui nous ne pouvons plus que copier ces formes, sans les animer du souffle de la vérité vivante. A l'instant où la première machine à vapeur se mit à fonctionner, l'architecture perdit sa tradition, sa foi originelle dans la forme et le style.

Les architectes ont mis plus d'un siècle pour s'en convaincre pleinement; aujourd'hui même encore, ce n'est qu'en hésitant qu'ils suivent l'ingénieur. Les architectes sont encore attachés au merveilleux, à l'art. Le naturel, la technique, conditionnée par la logique dans toutes ses parties, les intimide encore. Ils conçoivent leur art comme opposé à la technique de l'ingénieur, ils s'acharnent sur un problème qui n'en est plus un, qui, au fond, n'intéresse plus personne et qui, tôt ou tard, ne sera plus qu'un souvenir historique. Aujourd'hui déjà, nous trouvons risible que des architectes connus avant guerre aient employé leur talent à transformer en œuvres d'art, au moyen de formes et de motifs qui ne rimaient à rien, les projets purement objectifs établis par des ingénieurs pour des ponts et pour des fabriques. Nous comprenons la joie de la découverte éprouvée par un architecte comme Gœlzig, qui, ayant une fabrique à construire, ne laissa intervenir que le résultat du travail de l'ingénieur et renonça à toute forme parasite. Mais si nous pensons tout à fait clairement, aujourd'hui nous avons déjà dépassé cette joie de la découverte et le problème de la technique n'est plus pour nous que celui de la meilleure application de ses données à la tâche du constructeur. L'architecte de l'avenir accomplira son œuvre en employant les mêmes moyens du savoir et de l'expérience que l'ingénieur. Il cherchera donc

à obtenir le plus grand résultat avec la moindre force;

à saisir l'ensemble des forces naturelles et des lois qui les dirigent;

à utiliser l'ensemble des forces humaines organisées.

Le problème de la forme pour elle-même n'intéressera plus que l'historien.

Nos jardins

En octobre on plante la plupart des légumes hivernés. Si l'hiver n'est pas trop rigoureux, on s'assure ainsi une récolte pour le printemps prochain. Cette année, les provisions de légumes d'hiver sont peu abondantes et seront rapidement épuisées.

Les oignons blancs se repiquent en octobre à 15 cm, de distance. On utilise soit des plants provenant d'un semis fait en août, soit des petits oignons ou caïeux semés au printemps et récoltés en juillet.

Les laitues pommées peuvent se planter d'octobre à fin novembre en lignes, en addos faits soit à l'essarde soit au sarcloret. On plante à environ 30 cm. de dis-

tance en tous sens. Il n'est pas nécessaire d'arroser après la plantation, sauf lorsque le temps est exceptionnellement chaud. Les laitues romaines sont enterrées un peu plus profondément.

Les choux à hiverner se mettent en terre du 15 octobre à fin novembre. Pour éviter qu'ils ne montent à graine au printemps, il ne faut pas planter trop tôt. On ouvre des lignes un peu plus profondes que pour les laitues. Les choux rouges peuvent également s'hiverner; on les récoltera en juin-juillet de l'année suivante. Pour bien réussir les plantations hivernées, on évite de mettre en terre des plants trop faibles. On